

Thierry ANTON

Correcteurs : Marie de la Brosse - Thierry LARRUE



## DE MES NUITS ROCHELAISES

Tome 1 :  
Chroniques de 1 à 10  
du 27/10/19 au 14/02/20

Poésie - Prose – Etc....

Retrouvez ces textes illustrés de photographies  
de l'auteur sur la page Facebook :  
[/Chroniques-de-mes-nuits-rochelaises](#)



Thierry ANTON

Correctrice : Marie de la Brosse – Thierry LARRUE

# CHRONIQUES DE MES NUITS ROCHELAISES

*A mes compagnons  
noctambules*

Poésie - Prose – Etc....

Retrouvez ces textes illustrés de photographies  
de l'auteur sur la page Facebook :

[/Chroniques-de-mes-nuits-rochelaises](#)



## La 25<sup>ème</sup> heure

Tiens, ce matin, au réveil, il y a un vélo de femme électrique garé devant le garage à Titi.

Mais aucune trace de femme électrique dans le secteur...

Décidément, ce dimanche commence par un mystère.

Le café crache dans le percolateur,

Les Gallois sont valeureux, et la musique classique bien meilleure que les commentaires.

Vu la hauteur de la selle et du guidon, ce doit être le vélo d'une grande girafe, mais je ne me souviens pas d'une virée nocturne à la Palmyre pour une chasse aux flamantes roses.

Les Gallois sont malheureux. On aura pas une finale d'un tournoi des 5 nations, et c'est tant mieux: le rugby étant un sport des colonies qui prennent leur revanche.

Allez les Sud'Af, sus aux Anglais !

Mais, ce vélo, ce ne serait pas celui d'un vieil ami de quarante ans plutôt ? Si... et tout m'est revenu.

Bien que ça fasse râler dans les poulailleurs, je dois vous avouer que j'ai toujours été fan du changement d'heure.

Et pas seulement parce que, contrairement aux poules, j'aime la saison du retour des barbecues.

Non, j'aime, parce qu'au cœur de l'automne, on nous rend une heure de vie qu'on nous avait volée

un jour de printemps. Et nous avons le droit de vivre une 25<sup>ème</sup> heure, gratos.

Après, toute la question est de savoir ce qu'on en fait, de cette 25<sup>ème</sup> heure. De cette heure de la nuit, entre 2h du matin et 2h du matin. Un truc qui aura disparu le lendemain, comme s'il n'avait jamais existé.

A partir de là, il y a trois catégories d'humains :

- ceux qui dorment une heure de plus,
- ceux qui le lendemain auront totalement oublié tant leur vie vire au naufrage,
- et ceux qui s'en souviennent, et qui peuvent vous la raconter, leur 25<sup>ème</sup> heure.

Alors je ne vais pas faire dans le détail, mais bon, j'ai passé une des plus belles 25<sup>èmes</sup> heures de ma vie.

Pas que la 25<sup>ème</sup>, d'ailleurs, mais celles d'avant aussi, et celles qui ont suivi aussi.

Parce que j'y ai rencontré tant de gens chaleureux, qui me regardent avec un air bienveillant.

Parce qu'on a causé de nos enfances avec mes amis-frères à bord d'un bateau, qui ne s'appelait pas Ti'Punch, mais où il en restait.

Parce que j'ai enchaîné 5 rouges de suite avant de mettre la noire, à suivre et sans faillir. En restant droit, clair et selon un scénario bien réfléchi, coup après coup, sans paniquer, jusqu'à atteindre le Graal : une victoire sur le fils du patron.

Un enchaînement miraculeux, impossible à réaliser dans ma vie réelle, et c'est d'ailleurs tant mieux : cela rendrait ma vie chiante à mourir.

Je vous aime, mes amis noctambules, et je fais une bise à ceux que je n'ai pas croisés cette nuit : notamment à D&M : j'ai la chance d'avoir des amis qui me donnent des baffes quand je me lamente trop sur ma triste mine.

Ah oui, j'allais oublier ! Il y a une chute, à cette histoire.

Le vélo devant le garage, en fait, on me l'avait prêté, et c'est moi qui suis rentré avec, ce qui m'étonne encore, vu la hauteur de la selle. Je n'avais pas trouvé le bouton lumière, et je me souviens qu'il y avait trop plein de belles étoiles dans le ciel.

Car, au début de la 25<sup>ème</sup> heure, on m'a chouravé mon scooter, devant la Trinquette.

C'est vraiment un détail qui ne m'a pas gâché ma nuit.

Merci, au contraire, aux chouraveurs, car je leur dois une des plus magnifiques nuits blanches de ma vie.

Le scooter, il est blanc aussi. C'est un Peugeot 125 vintage, comme moi, de 1982 (l'année de mon bac, pas celle de ma naissance).

Il a deux bandes rouge et orange collées dessus, pour faire style Gordini, ce qui ne me rajeunit pas.

La bonne nouvelle, c'est que je suis pas matérialiste, et que ça fera un objet en moins à encombrer mon garage. C'est bon aussi pour ma bonne conscience écologique, vu que c'est un

scooter avec un moteur deux temps, qui consomme 7 litres au cent, plus un bidon d'huile tous les trois pleins !

La mauvaise nouvelle, c'est qu'il était équipé d'une fonction "GO HOME", plutôt efficace quels que soient l'heure et l'état de vague à l'âme.

PS : pour les curieux et les chineurs, il est comme sur la photo, avec en plus un gros top-case noir à l'arrière (dans lequel, heureusement, mon ordi n'était pas, ce qui aurait été alors dramatique).  
Modèle SV Sport, excusez du peu. Immatriculé EK 873 CM.

27/10/19



## El Miraculo.

Va-t'en savoir pourquoi j'avais envie  
d'accompagner une autre Marie à la messe ?  
« - Dimanche 18h30, église Saint-Sauveur ?  
- J'y serai : avec une Sainte sauveuse, pourquoi  
pas. ».

Bon, la petite Sainte s'était sauvée, et m'avait posé  
un lapin, mais tant qu'à faire, tant qu'à être là,  
autant y aller, ça jouait de l'orgue, et le cadre était  
sympa.

Faut ici que je vous confesse que je n'ai jamais  
assisté à une messe auparavant, excepté celles  
des Noëls, des mariages, et des enterrements, qui  
ne comptent pas, car, en plus, je restais souvent  
sur le parvis.

Bon, parfois faut se lever, parfois s'asseoir, parfois  
il y en a qui se mettent à genoux sur le carrelage  
froid. Parfois ça chante, parfois ça sermonne.  
Le curé est un peu vert de chasuble (qui c'est les  
plus forts, évidemment c'est les verts) et plus jeune  
que les enfants de chœur, qui semblent plus  
adultes que lui.

Le curé, il est beau comme un coeur.

L'ensemble semble plutôt chaleureux.

Le curé, il a quelques temps forts, surtout à la fin,  
avec la scène du Sacré Graal.

Il boit du vin, pas jusqu'à la lie, comme nous, mais  
dans un calice en or massif. Et au-dessus, il  
présente comme une galette ronde de pain azyme,

tel un soleil. Là, il faut faire la queue dans l'allée centrale pour aller le voir.

Il est vraiment jeune et beau, ce curé. En plus, il te donne comme une sorte de jeton rond en carton, et là, tu lui dis merci et tu retournes à ta place.

Ah bon, c'est déjà fini ? Non, pas tout à fait, en fait.

C'est là que ça se corse, pour un mécréant comme moi.

D'abord, une dame blonde plutôt propre sur elle, vient me voir, et me dit que le jeton en carton, il faut le manger, et qu'on peut pas partir avec. Bon, comme ce serait un peu long de lui expliquer que je ne mange qu'une fois par jour, et pas du carton, je lui dis que j'étais pas au courant, vu que c'est ma première messe, et que je veux pas les manger (« les », car en fait, il m'en avait donné deux, le curé, deux collés l'un contre l'autre).

Et puis, bon, j'ai beau être ébaubi comme ça, je sais bien qu'ils sont un peu sacrés, ces jetons, et qu'il s'agit du corps du Christ, ou du moins, d'un peu de ce qu'il en reste, et que moi, manger deux morceaux du corps du Christ, ça m'est impossible, vu que je ne suis pas cannibale, entre autres considérations métaphysiques.

Donc je mets mes jetons dans la main de la dame blonde, et je la lui referme en lui disant : « Faites-en donc bon usage ».

Je pensais m'en tirer à bon compte sans mes jetons d'auto-tamponneuse, mais non, une sorte de barbu chauve en cagoule revient à la charge :

« Monsieur, il est interdit de sortir d'ici avec des hosties ».

Oui, je sais, ducon, je viens de l'apprendre, je les ai donnés à la dame blonde. Et d'abord, pourquoi t'es déguisé en barbu dans une église, toi ? Bon, il s'en va.

Je m'apprêtais à prendre la travée, quand un autre type déguisé en charcutier revint à la charge.

C'était l'adulte enfant de chœur.

Mais puisque je vous dis que je l'ai donné à la dame, votre Corps du Christ ! Bon, je lui montre la dame, il va vérifier, et revient dire que tout est rentré dans l'ordre divin désormais, et que je peux donc m'en aller.

Ca tombe bien, car je venais aussi de repérer ma petite Sainte agenouillée devant une autre Marie statufiée.

C'était beau, et elle s'est levée, et on est parti.

Et je lui ai raconté, et elle a à moitié ri. Elle n'avait qu'à être à l'heure, aussi.

Et elle me dit aussi que si tu n'avais pas fait ta communion, tu n'avais pas le droit de les manger, les hosties.

Elle me dit ça, à moi, qui ne suis même pas baptisé : décidément, je m'en sors vraiment à bon compte, de cette église.

En fait, ça reste un peu sélect, comme club.

Et le miracle, dans tout ça ?

Ben, c'est qu'en arrivant sur le parvis de l'église Saint-Sauveur, j'y ai reconnu mon scooter, qui était

garé sur le parking à vélos devant le bâtiment sacré.

Les voies du seigneur (et de ses Saintes aussi) sont décidément impénétrables.

Et je me souviens que c'est peut-être là, plutôt, que je l'avais, il y a une semaine, garé!  
Ce qui me semble étrange, car c'est bien loin de la Trinquette, la nuit.

Et je tire aussi une morale de cette histoire :  
« Pour être heureux, ne cherche jamais à rechercher quelque chose ou quelqu'un que tu as perdu ».

03/11/19

## Le phare de Ré

Le phare se dressait dans la nuit noire, devant  
moi,  
Comme un calvaire à qui on aurait arraché les  
bras.  
Sur sa tête, tournoyait une couronne de lumière,  
Un peu comme une aura dans un tableau de  
Goya.

Aux vieilles écluses, la mer faisait son sale boulot,  
Déferlant, hurlant, crachant sa bave d'écume.  
Et moi, je m'y suis risqué, sur la digue arrondie,  
Pour aller y fouler, au pied, les vagues blanches.

Comme une descente en ascenseur pour  
l'échafaud,  
Mes ongles glissaient dans les filaments des  
algues.  
La vague m'a attiré dans l'eau froide, jusqu'à la  
taille,  
M'immergeant, serein, sous le firmament d'étoiles.

Et sous les éclats de rire de la demi-lune,  
Je regagnais la plage aux grains de sables hilares.  
C'est pas cette nuit que j'enregistrerai les chants  
Des baleines, de son baleineau, et des  
bigorneaux.

05/11/19



## La tentation de la passerelle

Tout allait pourtant bien, comme un début de semaine normal.

Un petit dépannage pour finir un lundi de paperasse.

Un foyer chaleureux avec une petite fille malade et rigolote, et un petit chat sautillant et joueur.

Plein de peluches oursonnes, peut-être sept, et une partie de marchande avec la même avant de partir, au moment du règlement.

Les grains de l'après-midi ont déjà laissé la place à la douceur de la nuit.

Et il se trouve que je suis dans la rue de la Muse, un joli nom de rue, et que c'est à La Pallice. Et qu'à La Pallice, il y a justement une palissade que je m'étais juré un jour d'enjamber.

Pour les plus de 50 ans, La Pallice c'était, avant, un lieu de balade plutôt dépaysant, avec un rôle d'escale où l'on pouvait emmener, dès qu'on avait une bagnole, les filles pour leur rouler des palots.

Une base sous-marine aussi, où l'on pouvait se prendre pour un aventurier de l'Arche perdue.

Et des bateaux, des gros, en partance ou en « arrivance ».

C'était plutôt l'idée de la partance qui nous taraudait alors.

Bon, il se trouve que c'est maintenant devenu tout un binz pour rentrer dans le port autonome, et là, je n'avais pas trop le temps pour des démarches

administratives, j'avais déjà donné.

Le port est devenu un bunker avec des vigiles anti-pirates : si tu n'as rien à y foutre, tu n'y rentres pas, c'est pas comme les églises ou les cathédrales.

Autonome, pour ce port, c'est drôle et triste à la fois. Il s'est littéralement « autonomisé » de la ville de La Rochelle : on l'a perdu.

On a perdu notre parc d'attractions gratuit, le lieu des pique-niques familiaux ou romantiques, et celui des invitations au voyage.

Notre terrain de vague à l'âme.

Il paraît que c'est la faute des Américains.

Bref, direction le parking, au bout du « boulevard de la soif ».

On (pour ne pas dire « je », et j'étais avec ma fourgonnette) passe devant la nouvelle capitainerie, avec sa sublime terrasse accessible au public qui donne, je vous le donne en mille, sur les maisons derrière les bassins, en tournant le dos aux bateaux !

Ils sont trop forts : au moins, de l'autre côté, ils doivent avoir une belle vue, dans les bureaux...

Je le sais, leur vue, je l'ai vue : de jour comme de nuit, c'est toujours aussi féérique.

L'avantage de s'être remis à la planche à voile à l'âge d'un grand papa et, d'avoir perdu 17 kilos aussi, en passant des nuits blanches, en brûlant des palettes, et en jouant au chat et à la souris avec les CRS, c'est qu'on se sent comme qui dirait plus léger, avec un poids de forme d'adolescent.



Je sais déjà où je vais escalader la barrière qui ceinture le port de commerce.

Allez hop, me voilà de l'autre côté. Il fait nuit, les caméras de vidéo-surveillance sont loin, il n'y a pas grand-monde qui se balade la nuit.

L'autre avantage d'avoir mon âge, dans cette histoire, c'est que je suis vieux et chauve, et donc je porte le bonnet : un bleu marine, et là, par hasard, j'avais une sorte de vareuse marronnasse qui me faisait passer pour un marin de retour de bordée. Je me suis même demandé si, en titubant, ça passerait pas plus inaperçu.

Le port de commerce, c'est grand, et le môle interminable, d'après mes souvenirs, n'est pas de ce côté. Donc je décidai d'aller au pif sur un quai où il y a des gros cargos. C'est joli, un gros cargo, la nuit, ça scintille comme une guirlande de Noël, presque comme une tour Eiffel.

Au loin, au bout du quai : un phare. Et moi, j'aime bien les phares aussi.

Enfin, celui-là est petit, avec sa lanterne rouge. Il termine le quai, qu'il faut laisser en bateau à gauche (en rentrant). Par contre, à pied, si tu le laisses à droite en y allant, tu tombes dans la flotte (mes notions de base de marine servent toujours un peu).

Il est joli, ce phare en pierre, avec un banc circulaire de calcaire tout le pourtour. Comme un banc pour les amoureux.

Il a bien une belle porte en bois encore plus blanc, mais il semble peu probable qu'il y ait déjà eu un gardien dedans. Ou alors des gardiens schtroumpfs.

Bon, des amoureux assis sur le banc, y en avait pas qui regardaient l'horizon et les cargos ce soir-là. D'ailleurs y en aura plus, tant il y a du grillage autour.

La photo du phare dans mon portable de poche : ma mission semblait terminée. Mais, va-t'en savoir pourquoi, la nostalgie, camarade, et la vue de ces gigantesques cargos en partance, m'ont furieusement donné à moi aussi l'envie du départ.

Les ports, c'est comme les gares, on y rêve de partance.

Et dans un port de commerce, c'est encore plus fort, car la partance, c'est pour prendre la mer, les océans, d'autres continents et leurs exils.

Alors, c'est là que je fus pris du « syndrome de la passerelle ».

Comme une envie de changer de monde. Là, ici, et maintenant.

C'est une drôle d'idée qui vous prend, comme un truc à la con.

Et si j'y montais, moi aussi, tout en haut de la passerelle, sur le plus gros des cargos, il se passerait quoi au juste ?

Et ben, chiche. Et me voilà à bord.

Là, tout le monde est surpris, mais sans plus, vu que le bateau était moravien, et que moi, le moravien c'est comme l'anglais, c'est une langue d'extra-terrestres.

Bon, c'était bref, et plutôt rigolo.

Je pense qu'avec une liasse de billets ils m'embarquaient à bord.

Mais des liasses de billets, j'en ai pas en ce moment, et puis, devenir passager clandestin n'est pas donné à tout le monde.

Donc retour, direction la voiture à Titi, avec un deuxième franchissement express de la palissade de barreaux : des barreaux comme pour faire un semblant de prison pour polichinelles.

Le plus drôle, c'est que, pour les franchissements, je n'ai même pas eu besoin de l'échelle, que je venais justement récupérer chez ma cliente.

Oui, la grande échelle, ne la cherchez plus, je l'ai retrouvée en y arrivant pour mon dépannage ! Elle m'y attendait chez ma cliente depuis un bon mois, vu que j'y étais déjà venu pour un dégât des eaux. Comme quoi, mon adage définitif (déjà énoncé pour ceux qui suivent les aventures de mon scooter), « ne jamais chercher quelque chose ou quelqu'un qu'on a perdu », se vérifie encore.

Ensuite, il me faut vite trouver un bar dans le coin pour écrire.

Car l'envie d'écrire m'est venue avec l'histoire,

comme d'habitude, et moi, les histoires, je suis incapable d'en imaginer, alors elles m'arrivent, c'est plus simple.

Et vite, je dois les écrire, avant de les oublier.

Les bars à La Pallice, c'est plus ce que c'était.

Me serais bien retrouvé dans un bar glauque avec des vieilles putes, des biftons, du champagne, un rade où ça rigole, mais bon, ça s'est un peu perdu par ici.

Les bars à putes ont été remplacés par les cabinets d'avocats : zone franche oblige.

Du coup, au pif, je choisis une enseigne éclairée qu'on appelle « Le huit ». On m'en avait parlé, car je connais pas mal de néo-bobos lapalliçois, aussi. J'y rentre, un couloir avec des tables en bois aussi longues qu'un bowling, qui mène à une sorte de hangar immense (ils auraient dû appeler ce bar « Le grand huit » !) avec des fûts de bières et un flipper.

Un petit coup d'oeil circulaire à la clientèle : il n'y a qu'une vingtaine de mecs, la cinquantaine, mal rasés, un sur deux avec le look Harley (Davidson, pas Claude), et la bedaine en tonneau de bière. Ils sont tous vêtus de noir. Pas une fille.

Glauquissime : je fuis.

Je me réfugie à « l'Aquarelle », le bar-hôtel des routiers encore sympas du coin de la place du marché, une valeur sûre, qui traverse le temps sans une ride, avec un patron avec une gueule de

souteneur et des chaînes en or.

Au mur, il y a un portrait de Brassens, et une peinture d'une fille de joie. Il y a aussi un poster noir et blanc d'un type presque aussi beau que Boris et sa fureur de vivre.

Il y a aussi des clients qui semblent normaux, enfin, pas des extra-terrestres venus des USA, quoi !

Des gens de peu, des gens du peuple, qui emmerdent les Américains, leur look et leur boisson, leur peur imbécile des autres, de tout ce qui n'est pas gros, gras, catho et blanc, et leurs procédures à la con.

Un vieux couple mal fagoté se lève, bras dessus bras dessous. Ils sont nés par ici, sans aucun doute, s'y sont peut-être mariés, dans ce bar, et ils y viennent sûrement tous les jours.

Elle a dû boire un kir-mûre, et lui un picon-bière, qu'ils ont dû siroter lentement en dégustant les cacahuètes offertes par le patron dans un joli petit bol en acier blanc.

Ils parlent peu, se regardent, ou regardent les gens.

Ils en auraient tant, d'histoires, à me raconter !

En passant lentement devant ma table, comme s'ils se déplaçaient sur des patins, la vieille dame un peu forte me sourit de toutes ses dents, ses yeux brillent encore : je repense que l'amour est

enfant de bohème et qu'il n'a jamais jamais connu  
de loi, et je me souviens d'un spectacle de rue  
donné ici jadis sous la grande grue par mes amis  
lapalliçois...

La vie est belle, tant que nous affolerons des  
Carmen !

25/11/19

## **Le Père Noël est une ordure**

Noël, c'est la fête des enfants, ou des éternels enfants, qui croient au Père Noël. Je n'ai jamais arrêté de croire au Père Noël, même s'il génère tant de tas d'ordures.

Va t'en savoir pourquoi ?

Ca doit remonter à mon premier Noël : c'était en Algérie, et les films super 8 de mon papa témoignent d'un petit enfant encore blondinet s'émerveillant devant un bolide à pédales ou bien un train électrique. Comme un petit mime-clown qui s'agite devant la fratrie de ses oncles et tantes. J'étais l'aîné de ma génération et je devais être déjà condamné à surjouer ma joie de vivre. Du coup, les Noëls en famille (de plus en plus réduite, la famille, au fil des années et des gens qui partent), j'en ai raté aucun. Toujours fidèle à ces instants où l'on se réunit au pied du sapin masqué par un monticule de cadeaux, et où l'on attend minuit pour chanter en chœur le divin enfant.

Cette année, à Noël, il y avait des perruques, et c'était rigolo de se rajeunir la tronche. Cela fait quelques années qu'il n'y a plus de petits enfants la nuit de Noël.

Ma fille a dix-neuf ans désormais : mais, comme son papa, elle garde en elle la magie de Noël, et des joujoux-bijoux par milliers.

Et quoi faire, ou tenter de faire, de mieux dans la

vie que de jouer au Père Noël ?

Enfiler son bonnet farfouille et aller s'offrir des bains de foule hilare, pour retrouver l'espace d'un instant le plaisir de faire un truc ensemble, avec une bande hétéroclite de sept cents inconnus.

Ou mieux encore : offrir à ses amis un Raid des guirlandes de Noël !

Evidemment, si chacun savait marcher sur l'eau, on pourrait envisager d'y réunir plus de monde. Mais bon, force est de constater, au bout de 3 éditions, que le monde ou le temps ne changent rien à l'affaire.

L'instant reste magique, d'autant plus peut-être qu'il n'est partagé que par quelques initiés qui savent se tenir debout : debout sur une planche à voile presque aussi vétuste que le traîneau du Père Noël.

Nous étions cinq au départ de cette 3ème édition : comme dans le Club des Cinq de la Bibliothèque Rose de nos enfances.

Et du rose et du violet du soleil couchant, il en fut aussi justement question, mais on avait oublié les guirlandes, pour le coup.

Et ce fut magique : comme une déambulation quasi immobile de petits points au milieu d'un tableau de Monet.

Comme des délicates taches d'aquarelle, sur un décor de soleil couchant.



Comme des ailes de papillons de nuit, lors d'une improbable migration venue de nulle part .

Comme le retour fut long, la magie vira au noir. Dans le noir et le froid, et les doigts figés et glacés. Et là-bas, loin là-bas encore : les lumières de la ville, ou plutôt des remparts et des tours de La Rochelle, semblaient inaccessibles.

Au fur et à mesure que la nuit tombait, le vent faisait de même, et le jusant toujours plus puissant nous déroulait un tapis contraire : comme pour nous interdire l'entrée dans notre havre de paix, ou d'échouage, selon les heures et les humeurs.

L'Histoire retiendra que seul le tiercé de tête put avoir la récompense de trouver le passage entre les tours de la Chaîne et de Saint Nicolas. Ultime graal remis par Saint Nicolas en personne, 744 ans après l'achèvement de sa tour !

La petite histoire retiendra, comme il faut bien un premier, que ce fut Jean-François Dupont, mais que l'important était de participer, et que les derniers étaient les premiers...

Grâce à Bruno, la douche fut brûlante, à la base nautique, mais il n'y eut pas de fête, car Jacques n'est plus de ce monde. J'espère qu'il a goûté le spectacle, de son bureau dans les nuages, son bureau de chargé de mission de tout ce qui les petits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes.

Dire aussi que, sans Luc aux commandes de Tantine, il n'y aurait pas de Raid, ou plutôt si, mais encore plus à l'arrache, et ça aurait bien moins d'allure.

Que dire encore.

Qu'en janvier, il faut bien se résoudre à commencer à vivre une nouvelle année, et se plier à la souhaiter bonne et longue, ou courte, on ne sait plus bien, à ses amis de bonne compagnie.

Alors les amis : je vous souhaite, comme à moi d'ailleurs, de pouvoir continuer en 2020 à vous prendre pour le Père Noël.

Remplissez votre hotte, qui vous pèse, avec le poids des ans, de plein de petits instants de bonheur gratuits, à partager avec tous ceux qui vous regardent avec une infinie bienveillance.

Et surtout, gardez dans vos cœurs de petits Saints Nicolas, la source et la foi en l'amour absolu, même s'il doit vous déchirer, dans un monde en lambeaux.

Dans un monde en super plastique jonché de détritrus de la grande distribution.

Dans un monde où tant de faux Pères Noëls sont des ordures.

03/01/20

## **Laissez-moi parler du feu**

Oh Laissez-moi parler, laissez-moi, laissez-moi parler du feu qui court, du feu qui couve en toute liberté, laissez-moi.

Pour la chronique de la nuit, je vais vous la faire courte : une invitation chez Marie à finir les lasagnes, ensuite finir de visser des poutres et des planches dans le jardin du nain jaune à la lueur d'un lampadaire, me couper les mains sur des plaques de verre bien trop lourdes pour moi, rejoindre ma cellule de vie, de nuit, au garage à Titi, et écrire un poème pour une de mes passantes.

Et puis, avant de monter par l'écoutille vers mon lit, jeter un dernier regard à Facebook, histoire de ne pas dormir en idiot solitaire. Histoire d'avoir le sentiment éphémère d'appartenir à une immense communauté d'amis : au détriment parfois, souvent, des rares vrais amis.

Et, parmi ce flot continu d'infos, à côté duquel France Info semble bégayer, une image et une petite vidéo attirent mon attention, elles iront alimenter mes rêves.

La photo c'est une image de synthèse de la NASA de l'Australie : une carte qui scintille comme un sapin de Noël.

Sur la vidéo, on y voit un collapsateur chevelu que j'aime bien, qui nous exhorte à sortir de notre hébétude (ce qui devient notre habitude).

Et je m'endors avec mon téléphone sur mon cœur,

au cas où.

Et donc, ce matin, au réveil, j'ai envie de parler du feu.

Du feu tout feu tout flamme.

Il y a ce continent qui brûle, et nous qui regardons ailleurs, comme soufflait jadis notre Monsieur Hulot écolo au Grand Jacques disparu.

Et c'est donc cette carte de l'Australie en feu qui m'a interpellé. En fait, cette image me semble trompeuse, car si on lit sa légende, elle est l'interprétation d'un mois entier d'images satellitaires. Et le feu, moi qui le connais un peu, ça ne fait que passer, comme un front de flammes, et derrière, c'est juste un tas de cendres. Et donc, cette photo est trompeuse, car elle recense les flammes des fronts pendant un mois entier. Donc, réellement, il y en a en même temps, disons trente fois moins.

Je connais un peu le feu, pas uniquement parce que j'aime allumer les barbecues ou les cheminées.

Je connais le feu, car j'ai été payé pendant 10 ans à organiser des brûlis dirigés (en général) sur la réserve naturelle du Pinail dont j'étais le conservateur.

C'était une première en France dans une réserve naturelle, qui plus est en forêt domaniale de Moulière (c'est son nom, parce qu'on y extrayait des pierres de meule, destinées à être utilisées

dans les moulins, pour moudre).

Cela peut paraître a priori étrange, et faire surtout des envieux parmi les pompiers pyromanes, d'être payé pour mettre le feu à une réserve naturelle pour la conserver.

Et pourtant.

Le feu, les tempêtes, les grandes inondations, qu'elles soient d'eau douce ou salée, les grandes périodes hivernales et glaciales... : tous ces événements sont considérés comme des catastrophes par nous, simples humains luttant désespérément en vain contre la nature.

Et pourtant.

Depuis la nuit des temps, et même avant qu'il n'y ait le moindre bipède debout sur cette planète, ils ont été le moteur de la régénération de tous les écosystèmes terrestres de notre planète.

Car après le passage d'un incendie, on vous montre toujours les mêmes images de cendre noire et de désolation. Mais jamais on ne vous montrera le même endroit, l'année d'après, cinq ans après, dix ans après...

Et là, c'est tout simplement magique, car après l'incendie renaît la vie.

Dans certains écosystèmes de la planète que mon ancien professeur de botanique systémique Monsieur Baron qualifiait de pyrophytiques (au sens littéral « qui aiment le feu »), les plantes, et certains animaux aussi, attendent, sont

programmés pour ce moment unique de leur existence qu'est le passage du feu.

Des graines en attente dans le sol depuis des dizaines, voire des centaines d'années, ont besoin de cette soudaine augmentation de température du sol pour germer enfin.

C'est le grand signal d'un nouveau monde enfin possible : le sol est nu, le soleil arrive directement enfin sur la terre libre, et aux premières pluies, c'est un feu d'artifice de germination, et toute la chaîne alimentaire suivra ou reviendra. C'est un nouveau cycle de vie pour les espèces de lumière.

Alors, sans faire de parallèle avec ce qui se passe dans nos sociétés humaines, n'oublions jamais que le feu a des vertus rédemptrices.

Et qu'il fasse des ravages dans nos cœurs, sur quelques scooters, poubelles ou mobilier urbain, ou sur nos vaines barricades, il précède toujours un cycle nouveau.

Le feu a toujours réuni les hommes. Il fascine depuis les temps des cavernes. C'est l'un des quatre éléments avant l'apparition de Lilou sur terre.

Les catastrophes et les luttes sociales aussi : elles redonnent du sens à notre humanité, à notre capacité de faire ensemble, tous ensemble... Tous.

Et pendant ce temps là, à propos d'embrasement, Trump joue aux cowboys et aux Iraniens.

Et moi je m'aperçois que je n'ai pas parlé de la vidéo d'Aurélien BARRAU. On y voit ce collapsateur chevelu qui intervient devant un parterre d'économistes égarés.

Il nous dit que dans la branche du vivant, la biomasse a chuté de 67 pour cent en une décennie.

Il nous dit aussi que la plupart des points de basculements irréparables sont déjà atteints, et ce, bien plus rapidement que dans les prévisions les plus pessimistes des scientifiques.

Il nous dit que nous sommes donc dans un état d'extinction massive sur terre, en guerre totale contre la vie.

Et il nous conjure à sortir de notre torpeur.

Bon, ok, Aurélien, c'est pas nouveau : l'homme est en guerre contre la nature depuis la nuit des temps des siècles dits « des Lumières ».

Son pouvoir de destruction a pris toujours plus d'importance, au fur et à mesure qu'il a domestiqué le feu, puis l'énergie.

Soit.

Aurélien me fait penser (ce doit être à cause de sa coupe de cheveux) au prédicateur de la fin du monde devant le spectacle de la comète grossissant dans le ciel de Paris ! (Ce doit être dans l'album de Tintin intitulé « L'Etoile mystérieuse », si ma mémoire ne me joue pas des tours).

Que faire de ça, nous, petits grains de sable perdus dans le désert ?

Déjà, changer son regard sur la nature, et puis se changer un peu aussi.

Et puis je vais vous dire, aussi : la réforme des retraites, moi je m'en tamponne le coquillard, comme dirait la sublimissime Marion.

C'est encore un pare-feu pour nous obliger à regarder ailleurs.

Car l'essentiel est invisible pour les yeux.

Et si un jour ,vous avez la chance de croiser dans la nature le regard d'un animal sauvage, peut-être sortirez-vous aussi de votre hébétude.

Quel drôle de mot de prétention humaine.

Un animal dirait plutôt « héhumanitude » !

07/01/20



## Histoires de girafes

Sur mon mur de Facebook, défilent les images, comme des ballots d'herbes sèches dans les tempêtes des vieux westerns d'antan. Elles passent, fugaces et sans fin, dans la sécheresse des temps.

Et, parmi ce flot continu, une autre image retient mon attention.

C'est celle d'un berger peule, ou d'une bergère, peut-être, dans des habits colorés de cérémonie, tenant dans ses bras une des dernières girafes de l'Afrique de l'ouest. Cette photo tranche, perdue au milieu de toutes celles de kangourous au pelage un peu cramé, tenus dans les bras par des néo-australien modernes, et non par des australopithèques.

Et donc, ce matin, au réveil, j'ai envie de vous parler de girafes.

Il fut un temps de ma jeunesse où j'étais amoureux de la plus belle fille du monde, on s'était connu dans les espaces naturels où nous travaillions, car c'était aussi notre métier, notre passion partagée. Et l'hiver, pour fuir le froid et la pluie, nous partions voir si l'amour était encore plus beau au soleil de l'hémisphère sud.

C'était, cette fois-là, au Niger, au nord du Sahel, à la limite du désert. Les enfants surgissaient de partout, quasi nus, avec leurs ventres rebondis. La terre n'était que latérite rouge, et poussière.

Nous avons trouvé un berger peule pour nous emmener sur le dos de ces chameaux, pour tenter

de voir un troupeau de girafes.

Le décor n'était que savane parsemée de baobabs.

Et au bout de la troisième nuit de bivouac à manger du pain de sable, nous comprîmes, à l'agitation de notre guide, que le troupeau n'était pas loin.

Le soir, assis dans les hautes herbes, au vent du troupeau, je m'étais installé pour un affût interminable. Le décor était magique : la boule de feu qui fait office là-bas de soleil commençait à grossir au fur et à mesure du couchant. Et puis, dans le silence du crépuscule, où l'on pouvait juste entendre le balancement des graminées, des têtes de girafes se sont détachées sur le ciel flamboyant.

Le petit troupeau d'une dizaine d'individus marchait lentement vers moi. Au bout d'une heure peut-être, alors que progressivement je me muais moi aussi en une sorte de touffe immobile sous ma toile panthère de berger qui me servait de veste de camouflage, le troupeau paisible et paissant avança en ma direction, et ne se trouva plus qu'à une dizaine de mètres de moi.

Je me souviens avoir été comme être encerclé de tours Eiffel, et je n'osai tourner la tête pour pouvoir toutes les voir en même temps.

Et puis, à quelques mètres seulement, une des girafes me renifla, se figea, et ce fut la débandade.

C'était il y a un quart de siècle, et déjà on savait que les troupeaux de girafe libres de l'Afrique de l'ouest étaient condamnés à disparaître.

Les grands herbivores et carnivores sauvages (comme Titine, la peluche-girafe de ma fille), n'ont plus comme perspective que de finir en grillagés dans nos zoos, ou empaillés dans nos musées, où les visiteurs se souviendront des anciennes et belles histoires naturelles. *(voir note en bas de page : Zafra et Sophie – histoires de girafes)*

Jamais je ne me suis senti aussi partie intégrante de la nature qu'à cet instant. Comme ni plus ni moins qu'une herbe folle dans l'immensité de la savane. Mon cœur était de braise. Il brûlait de la flamme du vivant.

Tout ça pour dire aussi qu'en principe (en mes principes), on ne prend pas un animal sauvage dans ses bras, fût-il, comme la girafe, un paisible herbivore. C'est tout simplement impossible dans la nature, dans cette nature où l'on est vu par les autres espèces du vivant comme l'ultime prédateur.

Dans cette nature qui existe en dehors de notre volonté. C'est la plus belle définition de la nature que je connaisse.

Cette image contient une forte dose d'anthropomorphisme: comme si la petite girafe menacée d'extinction allait trouver du réconfort dans les bras du berger, voire même lui demander de l'aide !

En fait, il doit s'agir d'une jeune girafe qui a été domestiquée, car un animal sauvage ne se laisse pas approcher, aussi long son cou soit-il.

Quand je parle de débandade quand une girafe du groupe m'a senti, ou bien vu, quand j'étais tapi dans la savane, c'est qu'à son signal (elle a fait un véritable bond en arrière), tout le groupe a détalé. Alors que moi, j'aurais bien voulu faire un câlin à cette belle girafe : la plus belle girafe de ma vie.

Si un jour ,vous avez la chance de croiser le regard d'un animal sauvage, peut-être sortirez-vous aussi de votre hébétude (*en référence à la vidéo de A BARRAU- chronique n°5*)  
Quel drôle de mot de prétention humaine.  
Un animal dirait plutôt « héhumanitude » !

*De Zarafa à Sophie - histoires de girafes :*

*Il y a tout juste 175 ans, Zarafa la girafe était naturalisée (le 12 janvier 1845). Donnée au Musée d'Histoire Naturelle de la Rochelle en 1931, elle y est encore visible.*

*Zarifa mesure 4m40 de haut, et ce fut la première girafe arrivée en France en 1827. C'est un cadeau du Pacha d'Egypte Méhémet-Ali à Charles X (cadeau qui vaut bien tous les diamants de l'empereur Bokassa). Arrivée à Marseille par bateau, elle poursuivit son voyage jusqu'à Paris à pied (ou plutôt à pattes), provoquant des rassemblements de curieux tout le long de son trajet. Elle intégra ensuite la Ménagerie du Jardin des Plantes à Paris où elle vécut durant dix-sept ans et demi.*

*Cette espèce Giraffa camelopardalis est de nos jours menacée d'extinction, avec moins de 2 000 individus présents dans un milieu naturel.*

*Sinon, environ 110 000 girafes arpentent l'Afrique. Leur population a diminué de près de 40 % en trois décennies.*

*Quant à Sophie, elle est fabriquée « artisanalement » depuis plus de 50 ans à base de caoutchouc 100% naturel, et c'est, selon le vendeur, le premier jouet pour bébé qui met en éveil ses 5 sens dès 3 mois ! Nous verrons si les bébés 2020 pourront encore avoir la chance de voir une girafe sauvage dans son milieu naturel : on peut en douter !*



## Une question de confiance

Ce qui n'est, hélas, pas d'actualité pour le gouvernement, alors que tant doutent dans notre pays, arpentant les pavés, ou les lançant à la gueule des flics qui répriment, blessent et enferment à tour de bras.

Mais c'est une question qui m'est revenue en tête, en retrouvant des vieilles raquettes de tennis chez mes parents. En fait, c'est Yola, l'année dernière, qui m'a remis au tennis, car au stade Rébeillaud à Poitiers, il y a plein de courts en libre accès pour les étudiants, et pour les autres aussi. On peut donc y jouer comme avant, du temps où ces équipements municipaux étaient ouverts à tous, et non privatisés par les clubs de la FFT.

A la dernière rentrée scolaire, j'ai donc cherché de nouveau les raquettes, et je suis tombé sur mes deux premières : celle de ma maman, une Gautier Madame, s'il vous plaît (fort légère, avec laquelle j'ai dû débiter), et MA première raquette, la Donnay, qui ne devait pas l'être (ni légère non plus), car c'était celle de Björn Borg.

Elles sont toutes les deux en bois, avec la croix de serrage, pour qu'elles ne se déforment pas.

Et puis, il y aussi ma deuxième raquette (enfin, pour faire pro, et ne pas perdre un match à cause d'une corde cassée, j'en avais deux ).

C'est une Lacoste en métal indéformable, avec son système breveté anti-vibrations, en caoutchouc, dans le manche. La même que Jimmy Connors, qui l'utilisait sous la marque Wilson.

C'était du temps où Guillermo Vilas nous apprenait ce que c'était la patience, où Ivan Lendl le terrible nous montrait comment gagner les points importants, où Yannick Noah, entre sexe drogue et reggae, allait enfin remporter Roland-Garros, bien après les frères Lacoste, et dans des tenues bigarrées qu'aurait reniées l'homme noir en blanc, le roi esthète Arthur Ashe, tout comme il aurait fustigé le comportement du kid Mac Enroe. On jouait tous en Stan Smith (du nom de l'Américain vainqueur de l'US Open en 1971), qui ne restaient jamais longtemps blanches, à cause de la brique concassée des courts.

Bref, avec ces raquettes, j'étais quasiment invincible au tennis : parcourant les tournois du coin et des alentours, humiliant mes adversaires en leur laissant un minimum de jeux. Un pari avec mon père m'a fait gagner une Dufour Wing à l'âge de 16 ans, mais à l'époque, elle ne faisait pas figure de planche à voile à la Papa. L'objet du pari : atteindre la finale du tournoi de Châtelailon, au club du TTC, avec ses fameux courts en terre battue, au lieu-dit « Loin du bruit. ». Enfin, pas si loin, car il y avait déjà la quatre-voies qui passait à côté, et de l'autre côté, la station-service Shell (ou Esso?) de la famille Desjardin (les pompistes), mettait un tigre dans votre moteur. Le fils François, ou plutôt Jean-François, si je me souviens bien, m'avait humilié en finale, mais bon, je m'en foutais, vu que j'avais déjà gagné mon improbable pari. Comme quoi, on peut être une terreur des courts, et tomber sur plus terreur que soi.



Bon là, il n'est pas question de nuit (rapport aux chroniques de mes nuits rochelaises! ;) ), car il me semble qu'il n'y avait pas d'éclairage sur les courts à cette époque, contrairement aux stades de foot.

Aux Diables rouges de Châtel, c'était avant, que je brillais d'invincibilité, mais bon, au football, on est pas tout seul ; et, depuis les poussins jusqu'aux cadets, date de la fin de ma fulgurante carrière, j'avais appris à donner le ballon et à apprécier de jouer collectif. Ce fut long à admettre pour moi, car j'ai longtemps été persuadé que, pour marquer un but, il suffisait que j'aie le ballon et que j'avance, quitte à traverser plusieurs fois le terrain de long en large, pour aller marquer tout seul. Mais bon, ça ne se faisait pas, au foot. Et mon talent s'effilocha, au fur et à mesure que j'apprenais à jouer collectif.

Des exemples sportifs dans ma jeunesse où ce n'était pas la confiance qui me posait problème, il y en eut d'autres, comme au judo, où je gagnais des coupes, après des saisons entières d'invincibilité, et plus tard, une fois étudiant, quand je me suis mis au rugby, en junior (au Stade Poitevin), en réalisant que c'était la parfaite synthèse entre le judo, le football et le handball (ce dernier largement pratiqué avec brio en ASSU, comme on appelait à l'époque le sport à l'école).

Bref, c'est au sport que s'est posée pour la première fois la question de confiance. Mais j'y reviendrai. Fermez le ban(c), éteignez la lumière des vestiaires, les douches sont froides.

La question de confiance, à propos de mes nuits rochelaises, serait à poser à celui qui accueille nombre de mes nuits blanches autour du billard de son fils, que j'ai connu dans le ventre de sa mère, dans ma classe de 3ème au collège Albert Camus (le fils pas le billard!).

Mais je sais qu'il ne voudrait pas que je rentre trop dans les détail, alors tant pis pour vous. En tout cas, la dernière fois, la dernière nuit, c'est lui qui a eu la fève, sur les coups des 4h, et c'était pas l'heure des BN, mais celle de la galette, juste avant le lever du soleil (quoique, aucune des personnes présentes à cette « soirée » ne peut se souvenir s'il y a eu du soleil ce matin-là).

En tout cas, c'était lui le roi. Le roi de nos nuits, le roi du calembour, inarrêtable, et inénarrable, aussi. Je veux juste lui dire qu'on aime son rire par-dessus tout.

La question de confiance (j'y reviens), de confiance en soi, plus précisément, je me la suis posée, vers l'âge de 14 ans. Et je me souviens précisément quand.

C'était au tennis, justement, d'où la digression initiale.

Au TCR, pour localiser l'endroit : ce devait être sûrement pour un quart de finale d'un tournoi important, puisqu'il se déroulait à notre capitale (au TCR, j'y jouais pas tous les jours). Je me souviens que c'était un match essentiel pour être repéré par le club, et peut-être pouvoir rentrer dans l'équipe, mais je ne suis plus très sûr de ça.

J'affrontais la jeune star locale, et je me baladais

littéralement, menant 6 à 0, puis 5 à toujours 0 dans le deuxième set. Mon adversaire était dégoûté, et attendait la fin de son calvaire avec impatience.

Et ce fut déjà la balle de match. J'étais au service. Je monte à la volée, le court est entièrement ouvert, et je claques ma volée de coup droit donc, pensant déjà serrer la poigne molle de mon adversaire déchu.

D'habitude, au tennis, j'y allais seul, mais ce jour-là, j'avais invité un copain de lycée, un certain Doris, un pote rigolo qui nous faisait aussi marrer avec ses dessins légendés de calembours, du style : « Chirac campe à Nieclecto'Rails » ou « Avec Dudule le poison pullule ».

Mais ce jour-là, à la fin du match, j'aperçus dans les allées la silhouette de mon père. Et je me suis longtemps demandé dans ma vie si ce qui suivit était en rapport avec sa présence.

Donc, je pose ma volée, le court est grand ouvert, et là, la balle claques sur la bande du filet, la longe sur plusieurs décimètres, et retombe... dans mon camp.

Et ensuite, j'ai perdu le match, sans gagner plus un seul jeu, ou presque...

On n'en a jamais reparlé, ni avec Doris, ni avec mon père.

Depuis ce jour, il y a donc plus de quarante ans, j'ai la confiance en moi toute relative. Et je vis donc avec.

Ce qui est un peu ballot, car seule la confiance

peut vous rendre heureux.

La confiance en vous, et celle que vous accordent les personnes qui comptent pour vous, et qui prennent soin de vous le montrer.

En fin de compte, ils sont bien rares dans une vie.

## **J'y vais ou j'y vais pas ?**

Comment vous dire ? Il y a des moments de la vie où l'on est obligé de répondre à des questions.

Des questions à la con ; du style est-ce que j'accepterai une place éligible sur une liste qui peut gagner les prochaines élections municipales à Aytré ?

C'est une longue histoire, que je vous ai déjà racontée, celle du mouvement des Gilets jaunes de La Rochelle du 17 novembre 2018 au 1er mai 2019 (en ce qui me concerne). Du rond point du Leroy Merlin aux boulevards parisiens.

Entre temps il y a eu le blocage des 4 voies, le rond point d'Usseaux, les manifs des samedis à La Rochelle, six tentatives de blocage du dépôt pétrolier, un blocage de l'autoroute A10 une nuit et celui de l'entrée du Carrefour d'Angoulins un matin, les blocages des péages du pont de l'île de Ré, de celui de l'autoroute à Rochefort et de la rocade.

Et histoire de prendre l'air de la capitale : trois manifs à Paris, dont celle mémorable du Fouquet's qui brûle et du défilé insurrectionnel qui s'en suivit jusqu'à la gare Saint Lazare.

Et pour finir celle, terminale, du 1er mai : le symbole de la fin de la « fagocitation » du mouvement des gilets jaunes au profit du pouvoir. Ils en avaient profité entre temps pour se refaire la cerise, tout revenait disons à la normale dans notre pays.

(J'ai beaucoup filmé ces manifs : vous trouverez certaines de mes vidéos sur

youtube : <https://www.youtube.com/playlist...> )

Puis plus rien. Le néant avec des remontés de rage au cœur, en pensant que si les syndicats avait été un peu plus réactifs et plus intéressés par la misère sociale, on aurait pu, du moins au début, par effet de surprise, voir naître (ou renaître) dans ce pays un mouvement populaire d'une telle ampleur qu'il en aurait entrouvert les portes d'un autre monde possible, ici et maintenant.

Puis se dire que tant qu'à ne rien faire, autant monter une liste pour prendre la mairie d'Aytré, qui est vraiment à prendre, compte-tenu de la divisions des sortants. Ceux-ci incapables de se mettre d'accord sur une tête de liste, quitte à tout perdre : la politique dans toute sa splendeur.

Monter cette liste sans intention de programme, sinon celle de mettre en place la démocratie directe pour ensuite, dans la première année du mandat, établir le projet avec l'aide de nos concitoyens . Et enfin essayer d'en faire le plus possible en se disant qu'on pouvait le faire ensemble.

Le faire ensemble, comme on l'avait fait, comme on avait su le faire pendant le mouvement des Gilets Jaunes : ça nous avait rendu si vivant et heureux.

Bon alors, avec Thierry dit « Dandy » l'écrivain ex prof de philo (qui était en même temps que moi au collège de Tasdon) et Mohamed, dit « Hugo », mon coiffeur depuis 16 ans, ( tant d'années pour voir notre fille grandir à AYTRE/plage puis, et déjà, la voir partir) ; tous les trois, on allait la faire notre liste, « AYTRE envie de changements », car ce n'est pas l'envie qui nous manquait.

Mais, trouver 26 autres gus qui partagent le même

délire, avec en plus la parité, on n'a pas trouvé et finalement peu cherché tout compte fait.

Puis tant qu'à faire, autant rencontrer les autres listes pour voir ce qu'elles proposent en terme de démocratie participative, comme ils disent, car le mot démocratie directe leur écorche la bouche.

Alors, on a commencé par « AYTRE A venir ! » et puis, comme ça pouvait peut être un peu le faire, on a annoncé notre ralliement.

Ensuite est venu le temps de la cuisine électorale : Combien de noms sur la liste ? Combien en position éligible ?

1 éligible, 1 pas loin et 1 à la fin de liste, fut la réponse d'Arnaud, dont une femme tant qu'à faire.

Merde ! nous on est que trois et pas de meuf à l'horizon.

Alors on a discuté entre nous plein de fois pour être sûr qu'on était bien d'accord; alors on a conclu : Titi tu t'y colle vu que t'es le général et Dandy en deux vu que c'est lui qui corrige les fautes, et puis on dira en trois Marie-Laure parce que c'est une super copine.

Et Hugo, il n'y va pas et il ne sera pas sur la photo, tant pis pour eux, mais on le promeut Président de l'association « AYTRE envie de changements ». On a créé celle-ci pour organiser des actions du « vivre ensemble », des trucs pas communs, comme « Brouette sur le Platin » par exemple.

C'est logique ! c'est une fin de l'histoire et peut être un autre début. Et puis je n'étais tellement pas sûr de moi que j'ai appelé quelqu'un pour lui demander son avis, si bien qu'elle m'a dit : vas-y et écris !

Alors j'ai eu juste à faire comme elle a dit.

Fin de la chronique de mes nuits rochelaises. Les esprits vifs remarqueront qu'il n'était nullement question de nuit, ni de La Rochelle, certes ! Comme dirait mon voisin... mais la nuit est « A venir ! »

...

24/01/2020



## Une nuit à la maison du peuple

Vu qu'il faisait déjà nuit en hiver, j'étais en retard pour le pot où nous invitait notre nouveau voisin. Là, il y a du fromage de la montagne, pleins de bonnes bières, des sourires et de la rigolade ; et ça fait du bien de savoir que la vie est belle.

Mais c'est pas tout ça !

Car en cette nuit qui suit cette journée si particulière (*voir chronique précédente*) je sais que je dormirai peu car j'ai un autre truc à faire. Un truc important comme aller dormir à la Maison du peuple !

Histoire de bien se rappeler comment j'en suis arrivé là : sur une liste aux élections municipales.

Ca fait plusieurs fois qu'LZA m'avait invité ou du moins j'y étais déjà allé, car il y avait besoin d'un plombier vu que l'eau fuyait.

Le seul souci c'était que le tuyau était en plomb et que justement pour un plombier de nos jours : le plomb ça pose problème !

C'est drôle, le monde change et plus personne ne sait souder le plomb sauf les vieux de la vielle avec la bougie, le carton et le rouleau d'étain. Bon ça, j'ai déjà essayé il y a longtemps ; mais ça avait foiré.

Autre méthode : deux marteaux pour mâter le tuyau. Tu lui tapes sur la gueule jusqu'à ce qu'il la ferme sa gueule, puis crache de la flotte. Là c'est plus facile donc j'y arrive et du coup je suis

comme un héros à la maison du peuple !  
Donc cette nuit, c'est décidé je vais y dormir.

La maison du peuple, c'est un petit immeuble du XVIIIème avec vue sur le canal de Marans au niveau de l'Arsenal. Mes potes l'ont squatté pour continuer la lutte.

Dormir c'est pas le mot juste, car j'y vais pour voir s'il reste des historiques des Gilets Jaunes et du coup : il y en a ! et ça tourne aux retrouvailles.

Et le jimbé retenti quand je rentre dans le salon-canapé de réunion et fusent les « bienvenus Titi ».

Je suis si heureux de les revoir, de pouvoir raconter ce qu'on est devenus depuis ? Cela faisait combien de temps déjà... qu'on avait fait un truc ensemble la dernière fois ? C'était où ? C'était quoi ? C'était chouette : le jeu au chat et à la souris avec les CRS.

Coïncidence, hasard ou synchronicité, y a aussi le Ptit Flo qui vient lui aussi ici pour la première fois. « Mon Ptit Flo 3 mois fermes » et désormais de la viande tendre qu'il cuisine.

Ma lettre au petit n° d'écrou du centre pénitencier de Rochefort et sa réponse si touchante avec encore plus de fautes que moi ; moi qui devrait savoir écrire en maîtrisant la grammaire et l'orthographe. Le Ptit Flo, l'école c'était pas son truc et dire qu'il rêvait d'être photographe-reporter.

Et puis était là aussi, Vincent, notre penseur anarchiste, qui tente de donner du sens à tout ça, y fédérer tous les mouvements de lutte, et y faire des AG ouvertes pour décider comment autogérer

la maison du peuple, du petit peuple qui n'en peu plus, qui ne s'en sort plus, qui n'est déjà plus dans notre monde, qui a pris la tangeante sur une île déserté par l'Etat dans notre archipel français, comme l'a écrit le type de l'IFOP.

Et puis y a surtout LZA notre reine du Pacifique. Elle gère tout son petit monde juste avec son sourire et son regard noir. Deux mots d'elle et beaucoup se lèvent pour me descendre un matelas : « Titi il dormira là ! », a-t-elle dit.

Et puis il y a Nanou, que j'ai photographiée avec une rose jaune à la main au pied de la grande roue de La motte rouge pour nos piques-niques de la vie en jaune.

Nanou qui habite un HLM avec juste une chambre, à Aytré.

Et depuis que sa fille s'est fait expulser avec ces trois enfants dont l'aîné à 12 ans, elle les héberge chez elle pour pas qu'ils dorment à la rue.

Et du coup elle vient se poser là, c'est plus grand et il y a de la place ; c'est plus calme aussi, malgré la fête qui va durer toute la nuit.

On revient au moyen âge dans une ville où tous les promoteurs jouent au monopoly et s'en mettent plein les fouilles en se partageant la ville pour la densifier comme ils disent.

Pour y loger les sans abri? Mon cul ! c'est pour les gens qui ont du fric et qu'y en feront encore plus avec RBnB.

Et c'est à gerber, et les girophares clignotent au bord du canal et tout de suite, certains se lève et

vont les insulter ; ils chantent « Nique la police »... ils en ont tant bavé, ont été tabassé , en garde à vue, puis procès de classe par une justice à la botte qui les condamnent lourdement pour des brouilles.

Attention ils nous filment.... alors il s'encagoulent et crient de plus belle.

De plus belle et quoi de plus beau et de libérateur que d'exprimer leur colère et leur haine pour les gardiens-robocop d'un système que nous voulons tant mettre par terre.

Et puis la nuit passe et puis ça rit et puis ça chante et puis dans ce squat au cœur de La Rochelle, hors du monde réel, hors de toute votre réalité, une famille continue à grandir s'inventant toujours plus de nouvelle solidarité dans la gratuité. Et sans rien, juste la force de s'aimer, juste avec un toit et des vieilles persiennes qui laissent entrer le froid, dans une maison pleine de cheminées où il devait faire bien plus chaud il y a trois siècles au sortir du moyen-âge.

Une famille réunie, si heureuse de tenter de faire du sens ensemble, tous ensemble.

Une famille égalitaire où les femmes sont omniprésentes, respectées, souvent leaders et où personne n'oserait leur porter offense. Où la moindre parole désobligeante à leur égard n'est pas permise, alors qu'ailleurs, partout ailleurs, dans le beau monde, dans notre sale monde : elles sont si maltraitées.

Et voilà qu'il est déjà trois heures du matin.  
Que la fatigue gagne la dizaine de personnes qui commence à s'enfoncer dans les canapés.  
Que les conversations s'effacent peu à peu devant la musique des chants anarcho-libertaires d'Erwan.  
Que les rêves envahissent les sommeils.

Il est temps de rejoindre mon matelas sous le toit de la maison du Peuple, du beau peuple.  
Merci Monsieur Ribero, ce jeune agent immobilier, parti de rien et devenu promoteur, lui qui a presque reconstruit le quart de la (nouvelle) Rochelle : Un miracle à la Rockfeler. Lui qui a acheté cette maison une blinde pour passer sa retraite dorée en y construisant encore et toujours la plus grande piscine dans ce si beau jardin en friche comme un terrain vague. La plus grande piscine de la cité, car lui il aime bien les grosses piscines, les grosses bagnoles et tout le tintouin qui doit aller avec.

Cette histoire là c'est justement mon autre voisin, un agent immobilier qui m'a raconté l'histoire juste avant que j'arrive aux repas des bons voisins.  
La vie est définitivement et incroyablement remplie de coïncidences.

Tant d'ailleurs qu'à se demander si ce sont vraiment des coïncidences ?  
Ou peut-être juste le fait de vouloir rester vivant, debout,  
juste de vivre avec les autres.  
Juste de faire peuple en parlant avec tous les gens rencontrés sur le chemin.

Alors je ne sais pas si à la mi-mars je serai un élu de la commune d'Aytré.

Ce serait drôle de pouvoir dire aux « BACqueux » : «La République, c'est moi ! »

Mais ce que je sais c'est que je n'oublierai jamais, que si jamais ça se produit, ce sera grâce (ou à cause d'eux) !

Et surtout n'hésitez pas à venir me défoncer la gueule si je ne tente pas de faire un truc pour vous.

Tiens ! comme par exemple de créer des « tiers-lieux », comme ils disent maintenant les bobos : des lieux pour que les gens se retrouvent pour faire ensemble.

Eux, le faire ensemble, ils le maîtrisent déjà ; et le tiers-monde français, ils connaissent aussi un peu. Et dans cette société qui dégueule de bouffes invendues sans être périmées, il survive en luttant contre notre gaspillage. On devrait les indemniser pour ça : pour notre bonne conscience.

En bas, deux étages plus bas, il y a plus de victuailles que sur le rond point d'Usseau : de quoi tenir un siècle !

Et leur tiers-lieu, ils le squattent.

C'est leur maison du peuple, la maison du tiers-état des laissés pour compte, la maison des gens de peu qui s'inventent de nouvelles formes de fraternité.

Et des comptes, ils nous en demandent ; et ils ont bien raison !

24/01/2020

## La nuit de la Saint-Valentin

J'ai croisé tant de femmes qui se battent  
Se débattent seules et libres comme l'air  
Comme l'air de rien avec juste la force d'être mère.

J'ai vu tant de femmes qui se dressent  
Défiant les milices brutales d'un gouvernement  
En marche arrière toute vers le marche ou crève  
Vers le ferme ta gueule et rentres chez toi  
Déposes ce gilet jaune comme tu rends les larmes  
T'as pas assez chialé ?  
T'en r'veux du gaz dans les yeux ?

Alors retournes vers le moyen âge !  
Va donc quêter l'aumône pour élever tes enfants !  
Retournes à tes boulots de merde !  
Trouve un con de patron pour lui sucer la bite !  
Et surtout ferme ta gueule !  
Ou tu finiras errante dans les cartons  
Sur les pavés froids de la grande ville  
Et on te prendra tes enfants.

J'ai vu tant de rage dans leurs yeux  
Devant un père mari absent ou déficient  
Alcoolique ou violent, pervers ou fuyant  
Et moi qui ne suis qu'un enfant gâté par la vie  
Qui navigue sur les eaux paisibles du bonheur  
Elles m'ont toutes redonné la force  
Celle de sortir de ma bienheureuse torpeur.

Si bien qu'en cette interminable nuit de la Saint-  
Valentin

Je leur envoie des petits lapins  
Des petits lapins et des petits cœurs  
Des fois qu'elles soient seules et tristes  
Et qu'ça réchauffe leur cœur.

Et dans le bar de nuit  
Explose une grenade :

"Hé toi  
Qu'est-ce que tu regardes?  
T'as jamais vu une femme qui se bat  
Suis-moi  
Dans la ville blafarde  
Et je te montrerai  
Comme je mords, comme j'aboie... »

*Paroles de Clara LUCIANI*

*Musique de Ambroise WILLAUME, Clara LUCIANI*

*Arrangement de Ambroise WILLAUME, Benjamin LEBEAU*

© SONY ATV MUSIC PUBLISHING FRANCE - 2018

Voir le clip : [https://youtu.be/85m-Qgo9\\_nE](https://youtu.be/85m-Qgo9_nE)

15/02/2020



CHRONIQUES DE MES NUITS ROCHELAISES	.3
La 25ème heure.....	5
El Miraculo.....	9
Le phare de Ré.....	13
La tentation de la passerelle.....	15
Le Père Noël est une ordure.....	23
Laissez-moi parler du feu.....	27
Histoires de girafes.....	33
Une question de confiance.....	39
J'y vais ou j'y vais pas ?.....	45
Une nuit à la maison du peuple.....	49
La nuit de la Saint-Valentin.....	55

